TCHERNYCHEV (Annie). – *L'Enseignement de l'histoire en Russie de la Révolution à nos jours*

Paris : L'Harmattan, 2005. – 250 p.

Annie Bruter

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/1188>

DOI : 10.4000/histoire-education.1188

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 142-144

ISBN : 2-7342-1043-6

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Annie Bruter, « TCHERNYCHEV (Annie). – *L'Enseignement de l'histoire en Russie de la Révolution à nos jours* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 109 | 2006, mis en ligne le 23 mars 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1188> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.1188>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

TCHERNYCHEV (Annie). – *L'Enseignement de l'histoire en Russie de la Révolution à nos jours*

Paris : L'Harmattan, 2005. – 250 p.

Annie Bruter

RÉFÉRENCE

TCHERNYCHEV (Annie). – *L'Enseignement de l'histoire en Russie de la Révolution à nos jours*.
– Paris : L'Harmattan, 2005. – 250 p.

¹ Professeur de russe qui a séjourné en Union soviétique, Annie Tchernychev avait soutenu en 1984 une thèse sur « L'enseignement de l'histoire en URSS et la formation des jeunes Soviétiques par l'étude de l'histoire ». C'est le contenu de cette thèse, actualisé et remanié au vu des transformations survenues dans l'enseignement historique russe depuis la disparition de l'Union soviétique, que propose cet ouvrage appuyé sur une très abondante bibliographie (quasi exclusivement en russe). Il apporte donc son lot d'informations inédites, principalement sur les manuels d'histoire russes d'aujourd'hui.

² Le premier chapitre retrace l'évolution des instructions officielles relatives à l'enseignement historique depuis la révolution d'Octobre. En 1923, l'histoire disparaît comme matière autonome, remplacée par un enseignement de « sciences sociales » faisant converger l'économie politique, le droit et l'histoire, le tout bien entendu fondé sur le matérialisme historique. Les orientations alors définies par Lounatcharski, Pokrovski et Kroupskaïa seront remises en question dans les années 1930 : l'enseignement de l'histoire en tant que tel sera rétabli et le respect de la chronologie exigé, parallèlement à une refonte d'ensemble du système scolaire (1930 : scolarité obligatoire ; 1933 : manuels uniques) qui ne laissera aux enseignants aucune marge d'initiative. En dépit de quelques réformes de détail à l'époque de Khrouchtchev,

l'orientation générale de l'enseignement historique restera la même jusqu'aux années 1980 : c'est un instrument d'éducation idéologique. Mais la perestroïka et la glasnost, en autorisant la société à poser des questions sur son histoire, vont faire vaciller l'édifice : en 1988, les examens d'histoire sont remplacés par un « entretien ». Après le démantèlement de l'Union soviétique (1991), de nouvelles normes éducatives sont mises en place en Russie : le patriotisme russe et le respect des droits de l'homme et de la démocratie remplacent le patriotisme soviétique et la conscience socialiste comme objectifs de l'éducation historique. La crise matérielle et morale du système éducatif russe interdit cependant de prendre la mesure des transformations réellement opérées sur le terrain. « Le plus significatif des changements apparents est la fin de l'uniformité » (p. 49), notamment en ce qui concerne les manuels d'histoire ; mais les professeurs, dénués de moyens pour acheter et évaluer les nombreux ouvrages qui paraissent sur le marché, préfèrent souvent s'en remettre à ceux qui sont recommandés par le ministère de l'Éducation, au nombre de trois par discipline. Ce sont ces manuels semi-officiels qu'Annie Tchernychev a comparés à ceux de l'époque soviétique.

3 Le chapitre II oppose brièvement le professeur d'histoire soviétique, très encadré par des instructions détaillées, une formation politique obligatoire, des cours de recyclage et une abondante littérature professionnelle, et le professeur d'histoire post-soviétique, en plein désarroi devant la remise en question de sa discipline (sans parler de la crise générale du système éducatif) : il doit désormais susciter la réflexion personnelle, élaborer de nouveaux systèmes d'évaluation, sans être sûr des contenus qu'il enseigne...

4 Car la société russe n'a pas forgé de consensus sur l'interprétation de son passé, comme le montrent les deux chapitres suivants, consacrés à l'analyse des manuels avant et après l'effondrement de l'URSS. Ceux-ci sont tout d'abord examinés du point de vue de leur structure (périodisation, place du patriotisme, place de la religion), puis de quelques faits et personnages fondamentaux du XXe siècle (Lénine, révolution d'Octobre, « grande guerre patriotique », Staline) auxquels s'ajoute, tout à la fin, une rubrique « noms célèbres » qui permet d'introduire quelques personnages de l'histoire de France. Les analyses présentées, d'une grande richesse, sont également d'une modestie interprétative louable, car la principale conclusion à laquelle elles mènent est qu'on se trouve devant une période de transition où l'enseignement historique russe, imparfaitement dégagé de l'empreinte soviétique, n'a pas encore reçu d'orientation claire.

5 Un dernier chapitre étudie la façon dont les manuels rendent compte des concepts d'« État » et de « démocratie ». Le premier apparaît comme une notion centrale, mais imparfaitement définie, de l'enseignement historique (au risque d'une dérive vers la conception d'un État « fort », qui ne paraît nullement invraisemblable dans la Russie actuelle : Annie Tchernychev signale à ce propos la sanction par retrait de recommandation ministérielle infligée à un manuel d'histoire en 2003). La notion de démocratie est, elle aussi, mal définie : ce n'est guère que l'inverse du totalitarisme, notion qui a fait son entrée dans les manuels post-soviétiques en tant que phénomène européen du XXe siècle. Signalons à ce propos que ces manuels ne mentionnent pas le nazisme, le régime hitlérien étant caractérisé comme « fasciste ».

6 Comme toute analyse de manuels, celle dont il vient d'être question ne peut éclairer que sur l'histoire « à enseigner », qui n'est pas nécessairement celle qui est

effectivement dispensée dans les classes, encore moins celle qui est effectivement apprise. La description de la valse-hésitation des manuels d'histoire russes d'aujourd'hui n'en est pas moins intéressante : au-delà du désarroi des professeurs d'histoire, elle témoigne de celui de la société russe devant un passé qui ne « passe pas », posant la question de l'autonomie du discours et de l'enseignement historique par rapport aux attentes d'une société en crise. Et les histoires drôles placées en épigraphe de chaque chapitre n'ont pas pour seule vertu de faire sourire : elles contribuent à recréer l'ambiance de cette société à peine et imparfaitement délivrée d'un régime oppressif, où vivent et travaillent historiens et enseignants russes.

AUTEURS

ANNIE BRUTER